2me Année. — Numéro 3. Dimanche 10 Décembre 1899.

Le Courrier Musical

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Eugène Berteaux — Marcel Boulestin — Victor Debay — M. Daubresse — Etienne Destranges — Fernand Drogoul — Georges Dunan — Fantasio — Marcel Herwegh — René Héry — Paul-Emile Ladmirault — Lionel de la Laurencie — Mathis Lussy — Octave Maus — Pierre Myrtil — Marianne Scharwenka-Stresow — Jean d'Udine — Henry Villeneuve, etc.

MUSICIENS CONTEMPORAINS

ALEXANDRE BORODINE

1834-1887.

A mes bons amis
Raymond Duval et E. Duval-Vzelin.

Depuis une trentaine d'années, l'influence de Richard Wagner en musique est si puissante qu'attirés par la splendeur de ses prodigieux ouvrages presque tous les compositeurs annihilent leur personnalité devant la sienne et se contentent de graviter dans son orbite, empruntant ses théories au génial auteur de la Tétralogie, s'assimilant son style, ses courbes mélodiques, ses procédés orchestraux, et souvent même le copiant jusqu'en ses rares excès.

Aussi dresserait-on facilement la courte liste des maitres qui, dans ces derniers temps, surent rester eux-mêmes, rien qu'eux-mêmes, et résister à ce courant d'imitation, sans toutefois s'éterniser dans les mêmes formules.

Mais tandis qu'en Allemagne, en France, en Scandinavie, les auteurs non wagnériens ne constituent que des cas isolés, un seul pays, — car l'Italie d'à présent ne saurait ici trouver place : les Mascagni et les Puccini compteront-ils jamais sérieusement dans l'histoire de l'Art? — la Russie contemporaine nous offre le spectacle de toute une école musicale se développant et fructifiant en une admirable moisson d'œuvres conçues absolument à l'abri de toute influence étrangère et n'empruntant aux Germains que leur technique supérieure.

Nous ne voulons étudier pour l'instant qu'un seul de ses représentants, peut-être le plus remarquable d'entre eux. Mais comment résister à la tentation d'évoquer d'abord ce petit groupe de musiciens exceptionnellement unis, au milieu duquel fleurit si magnifiquement Alexandre Porphyriewitch Borodine?

Après diverses rencontres où naît leur sympathie, nous voyons ces artistes, mûs par un même désir de créer une musique russe, à la fois savante et locale, et de continuer les efforts de Glinka et de Dargomijsky, mais en accentuant encore leurs tendances nationales, se soutenir dans l'exécution de ce projet par une foi commune et la plus réciproque des confiances. Sous la direction de Balakirew, leur contemporain, qui leur enseigne la composition, l'officier de marine Rimsky-Korsakow, le lieutenant Moussorgsky et le docteur Borodine, auxquels il convient d'ajouter encore le général César Cui, réalisèrent ce prodige : la longue et constante fraternité de créateurs, travaillant dans le même but et s'aimant en la Musique comme des néophytes s'aiment en Dieu.

Un jour une petite fille vient demander à Borodine de jouer avec elle à quatre mains. Elle ne sait que l'air des côtelettes : fa sol fa sol, mi la mi la, ré si ré si, do do do do..... Le compositeur cède pourtant au désir de l'enfant, et, se servant de ce thème naïf comme d'une sorte de *cantus firmus*, il improvise une polka dont s'amusent ses amis, quand il la leur fait entendre. Tous aussitôt se mettent au travail : Cui, Korsakow, Borodine lui-même, à qui s'adjoignent Liadow, un de leurs camarades et de

leurs émules, et plus tard enfin Stcherbatcheff. Ils composent chacun, sur le même dessin obligé, plusieurs pièces sérieuses ou légères qui, peu de temps après, parurent ensemble sous le titre de *Paraphrases*. La lecture de cet album, que Liszt déclarait « merveilleux », suffirait à donner aux plus réfractaires le désir d'étudier les nombreuses productions de ces maîtres si parfaits de forme et si neufs de pensée. Mais saluons seulement ici, dans leur collaboration, l'entente exemplaire qu'elle dénote chez des hommes assez passionnés de leur art pour ne se laisser arrêter, dans les élans de la joie musicale, par aucune basse considération de rivalité. (*)

Quelques années plus tard nous trouvons de nouveau Borodine écrivant une *serenata alla espagnola* pour un quatuor sur le nom B. la, F, — hommage à Belaïeff de Leipzig, leur éditeur et leur ami, (encore un trait qui ne semble guère de notre époque!) dont Rimsky-Korsakow, Liadow et le jeune et surprenant Glazounow fournirent les autres mouvements.

Sa calme vie s'écoula dans ce milieu charmant et convaincu, partagée entre ses préoccupations artistiques et ses travaux scientifiques, — il ne les sacrifia jamais à la passion dominante de son esprit. — Plein de tendres sentiments, il se montra toujours l'homme d'intérieur honnête et doux, et sa physionomie privée se manifeste aussi touchante, aussi simple que ses tendances de symphoniste demeurèrent élevées, et les ressources de son tempérament, surprenantes de richesse et de variété. (*)

Mais considérons de nouveau l'indépendance du maître russe au milieu de la chevauchée wagnérienne, où tant de compositeurs, follement engagés, jonchent déjà le sol derrière le demi-dieu qui la mena formidablement ; et demandons-nous comment Borodine put échapper à cette influence redoutable. Etudier les causes d'un tel phénomène, c'est définir du même coup la personnalité musicale de l'admirable symphoniste, si peu connu jusqu'à ce jour dans notre pays et pourtant si digne d'attirer et de retenir l'attention de tous les dilettanti.

Dans l'originale physionomie d'Alexandre Porphyriewitch, la particularité la plus frappante, au premier coup d'œil, c'est que chez lui le musicien demeura toujours ce que nous appelons un *amateur*, et là gît le secret des préventions inavouées qui tiennent injustement à l'écart de son œuvre les régents artistiques de notre époque.

Un amateur ! Quelle amère nuance de dédain dans ce mot ! et quelle fâcheuse absence de discernement dans son emploi ! Décernez, s'il vous plaît, ce titre comme un brevet de mépris, aux privilégiés de la fortune qui, plus ou moins sollicités de produire par désœuvrement ou vanité, livrent au grand jour, sans l'excuse du besoin, de médiocres travaux. Mais pourquoi blesser par l'attribution de cette épithète péjorative ceux que les nécessités de la vie contraignent à chercher le pain de chaque jour dans un métier en dehors de leurs tendances esthétiques ! Pourquoi leur refuser l'aptitude créatrice et la possibilité d'acquérir, plus lentement il est vrai que les professionnels, une technique parfaite ?

Cette confusion pourrait sembler seulement ridicule, — quel singulier criterium du talent : le gain de la vie par la production artistique ! — mais elle constitue de plus une méchanceté cruelle. Car si l'amateur se voit en butte au dénigrement affecté des professionnels de l'art, parce qu'il préfère aux compromissions d'une concurrence effrénée ou aux expédients de la bohème l'esclavage intermittent et honorable d'un métier prosaïque, lui apportant l'indépendance intellectuelle, il n'éprouve pas moins, d'autre part, dans la carrière lucrative qu'il suit, les perfidies de collègues, qui, délicatement, lui font un crime de ses tendances idéales, afin de diminuer, s'il se peut, la confiance que lui accordent clients ou supérieurs hiérarchiques.

Borodine, on s'en doute, souffrit cette double hostilité. Comme médecin d'abord, puis comme titulaire de la chaire de chimie qu'il occupa jusqu'à la fin de ses jours à l'académie de médecine de Saint-Pétersbourg, il ne put échapper aux critiques des savants, encore qu'il apportât les plus grands soins à son enseignement, qu'il aimât vivement son métier, et qu'il laisse sur divers corps des mémoires, lumineux résultats de ses longues

(*) Notre étude emprunte tous ses détails biographiques à la très intéressante brochure : *Alexandre Borodine*, publiée en 1893 à la librairie Fischbacher par M. Alfred Habets.

(*) Inutile de faire observer que Rubinstein et Tschaïkowsky, ces deux faux allemands de la musique, n'eurent jamais rien de commun avec les amis de Balakirew, et que nous ne les comprenons nullement dans notre si vive admiration pour ces derniers.

recherches expérimentales en chimie organique. Un jour, par exemple, avant la fin de son doctorat, un brave homme de professeur, qui pourtant connaît le zèle au travail du jeune étudiant, lui dit en plein auditoire : « M. Borodine, vous feriez bien de vous occuper un peu moins de *romances*. Vous savez que je compte sur vous pour me succéder : mais vous, vous ne pensez qu'à la musique ; vous avez tort de courir deux lièvres à la fois. »

Quant à l'accueil fait au compositeur-chimiste par les industriels des sons, vous devinez s'il témoigna d'une malveillance pire encore. Le public, lui, n'entre pas dans ces considérations, et Borodine connut les applaudissements. Mais en revanche on lui servait, dans la presse, des insinuations du goût de celle-ci, marque de perpétuelle malveillance à l'égard de l'amateur : « Dans toutes ses œuvres on dirait que M. Borodine s'attache à causer à l'auditeur un désagrément quelconque. Le titre d'une de ses romances, *Dissonance*, paraît être sa devise... Il est invraisemblable, mais non moins indiscutable que cet ennemi acharné de la musique ne soit pas sans talent, car, à côté des extravagances maladives et informes dont ses œuvres sont parsemées, on y rencontre parfois des harmonies pleines de richesse. Il se peut, après tout, que la tendance qui le porte vers le laid soit contraire à son instinct inné, et ne soit que le fruit d'une éducation artistique insuffisante. »

De tels coups d'épingle finissent par causer des plaies, et la constance des amateurs, qui, les supportant, continuent à produire, implique un besoin bien impérieux de créer. Loin de nous d'ailleurs le dessein paradoxal de conclure à l'infériorité des professionnels. Mais ce qu'on ne saurait nier, et ce qui nous intéresse particulièrement dans le cas de Borodine, c'est la sauvegarde de la personnalité chez les premiers ; et nous croyons voir une cause d'indépendance artistique dans les conditions spéciales où le musicien-docteur se trouva pour produire. L'exemple de ses amis, tous amateurs comme lui, et tous originaux, ne nous donne-t-il pas raison ? Un jeune homme, si vigoureuses que puissent être ses idées créatrices, ne passe pas impunément dans les conservatoires les années où son individualité devrait se dégager au seul contact de la nature. Comment échapperait-il à l'ascendant déformateur des maîtres même les plus larges d'esprit et les plus tolérants? Puis, plus tard, quand on vit dans un milieu d'artistes, et qu'il s'agit d'y conquérir une place, comment se tenir à l'écart de la routine et de l'anarchie, c'est-à-dire, dans un cas comme dans l'autre, de conventions destinées à captiver l'attention du public, soit par la flatterie, soit par le scandale ?

La seule infériorité, résultant pour l'amateur de sa situation particulière, ne pourrait donc provenir que d'un exercice insuffisant de ses facultés, le laissant un peu désarmé du côté de l'habileté technique. Mais en ce qui concerne Borodine — dont l'œuvre paraît considérable, si l'on réfléchit qu'il mourut à cinquante-deux ans, après une vie très absorbée par ses travaux scientifiques, — on peut affirmer qu'il écrivit assez pour devenir un parfait ouvrier, et personne aujourd'hui n'oserait sérieusement soutenir que les étrangetés harmoniques de ses compositions, parfois sauvages, mais jamais brutales, résultent d'un métier trop sommaire et non d'une recherche voulue de pittoresque. Des mélodies surprenantes, deux quatuors impeccables de forme dans leur saveur inédite, un opéra, d'intérêt très inégal, avouons-le, malgré des pages de premier ordre, et surtout trois admirables symphonies, la dernière incomplète, hélas ! qui placeront un jour leur auteur près de Beethoven dans l'admiration de la postérité, (sans compter vingt autres conceptions malheureusement inachevées, ou de moindre envergure, mais de réalisation aussi exceptionnellement heureuse) permettent de classer Borodine parmi les compositeurs les mieux outillés et les plus logiques dans leurs inventions audacieuses. *

(à suivre)

JEAN D'UDINE.

* Toutes ces œuvres, éditées chez M. Belaïeff à Leipzig, existent aussi transcrites, soit par leur auteur lui-même, soit par ses amis, pour piano à quatre mains, et constituent sous cette forme des pièces d'une lecture extrêmement attachante.